

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 23 (1935)

Heft: 451

Artikel: Le féminisme en Allemagne : les nouveaux chefs

Autor: S.Ter.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-261928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est aussi des tantes, des neveux, des nièces, qui comptent sur l'aide de leur nièce ou de leur tante maîtresse d'école. On ne s'est, à notre regret, pas informé de façon expresse des charges que représentent des personnes qui ne sont pas membres de la famille: amie, marraine, enfant adopté, etc., à entretenir totalement ou partiellement.

Celles parmi les institutrices célibataires qui n'ont pas d'obligations de famille se rencontrent dans les classes d'âge les plus jeunes et les plus âgées. On peut en conclure que la jeune fille, normalement, a encore des parents en état de travailler, et que son gain n'est pas indispensable à la maison, alors que, plus tard, il lui faut accepter des devoirs envers ses parents âgés. D'autre part, les institutrices âgées ont perdu leurs parents, et leurs frères et sœurs n'ont plus besoin de leur aide. Mais souvent, d'autres soucis personnels surgissent: telle institutrice de santé délicate est obligée de faire de fréquents séjours et cures; telle autre est restée des années sans poste, et il lui faut payer les dettes faites pendant ce temps, etc.

Institutrices mariées: d'après notre Code civil, l'époux n'est pas tenu d'entretenir la famille de sa femme. Souvent aussi, avec la meilleure volonté du monde, il ne pourrait le faire. Il n'est donc pas rare que la famille, qui comptait sur le gain de la jeune fille, compte désormais sur le gain de la jeune femme; ainsi, de nombreuses maîtresses d'école mariées soutiennent encore leur propre famille, qui souvent aussi n'a pas d'autre ressource. Voici le cas d'une mère et d'une sœur mariée qui vivent en permanence chez leur fille et sœur institutrice mariée, et ne possèdent rien pour leur entretien. Et s'il est des institutrices qui n'ont que des charges légères, combien sérieuse celle de l'institutrice dont le mari tombe malade, ou dont les enfants grandissent!

Bien entendu, cette enquête a porté également sur les veuves et les divorcées, bien qu'elles ne représentent qu'un faible pourcentage dans le corps enseignant bernois. Nul ne discutera pour celles-là la nécessité de leur gain.

Grâce à cette enquête, on a donc pu établir que, parmi les institutrices qui appartiennent à l'une des classes les plus favorisées d'entre les femmes qui travaillent professionnellement, un grand nombre ont des charges de famille, et qu'il en est même qui doivent entretenir une famille entière, faute de quoi l'existence de celle-ci ne serait pas assurée. C'est donc une réponse qui contredit absolument la légende d'après laquelle, «en général» les femmes n'ont personne à soutenir.

E. V.-A.

(Trad. française par M.-L. P.)

Quelques faits

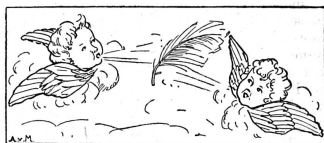
Il résulte de l'enquête de l'Association cantonale des institutrices bernoises auprès d'un certain nombre d'institutrices mariées pour connaître les raisons qui les ont fait persévérer dans l'enseignement.

Une d'entre elles écrit: «J'entretiens régulièrement mes parents sur la base de 2000 fr. par an et je donne un subsidie mensuel de 50 à 100 fr. à un frère chômeur et chargé de famille.» Plusieurs autres institutrices mariées ont à leur charge des parents âgés, infirmes, aveugles, etc. «Mon mari n'aurait jamais pu sans l'aide de mon gain recueillir chez lui pendant vingt-quatre ans des parents à demi-invalides», dit Mme G.

Quant aux charges financières résultant des enfants, Mme H. écrit: «Mon mari et moi avons six enfants, de ce fait un logement assez grand; nous devons vivre avec la plus grande économie pour éviter les dettes.» Et celles qui hébergent des enfants mariés et chômeurs, ou qui doivent aider à payer des écologies et frais de pension à plusieurs enfants, ou qui attendent que leurs fils ou leurs filles puissent gagner leur vie pour donner leur démission; que feraient-elles, que feraient leurs maris et que deviendraient leurs enfants sans le gain des mamans?

Une autre éventualité, celle du mari incapable de gagner le pain du ménage: «J'ai une famille de cinq enfants mineurs que je dois presque exclusivement entretenir, répond une autre institutrice; mon mari a eu un accident qui l'a rendu presque infirme.» Plusieurs institutrices parlent aussi de maris faibles de santé, de maladies contractées au service militaire pour lesquelles l'assurance militaire paie une indemnité de cinquante centimes par jour; ou de maris chômeurs partiels ou totaux. Bref, beaucoup de soucis matériels, d'angoisses et de responsabilités pour toutes ces pauvres femmes qu'on loge tout en leur reprochant leur appoint au gain familial, appoint pourtant indispensable.

V. D.



DE-CI, DE-LÀ

Mme Garola, directrice de la station d'essai pour l'agriculture à Chartres, vient d'être élue membre de l'Académie agricole française jusqu'à présent fermée aux femmes.

Mme Palma Guillen, qui vient d'être nommée ambassadrice du Mexique en Colombie, a été institutrice, puis docteur en philosophie; entrée dans les services d'état, elle a beaucoup amélioré les écoles de jeunes filles et les bibliothèques populaires, et devint finalement directeur de la division s'occupant de ces bibliothèques au sein du ministère de l'instruction publique.

Les deux premières assistantes de police viennent d'entrer en fonctions à Paris; elles portent crânement leur uniforme bleu marin, costume tailleur orné au revers de l'écusson de la ville de Paris, chapeau rond et gants de peau. Toutes deux sont titulaires du diplôme d'Etat du Service social.

L', agneau de Noël de Mrs. Corbett Ashby.

Le Fédération australienne des Femmes électorales a eu la charmante idée, nous apprend le journal *L'Aube* d'offrir à Mrs. Corbett Ashby, notre présidente internationale, un «agneau de Noël» en cadeau pour son repas de Noël.

Malheureusement — ou plutôt heureusement pour certains comme on va le voir — Mrs. Ashby était à la veille de son départ pour les Indes, et son fils dont l'appétit robuste n'aurait pas reculé devant pareil régal faisait du sport d'hiver dans les montagnes. Aussi, après avoir savouré une délicieuse selle de cet agneau australien, Mrs. Ashby a-t-elle fait partager tout le reste entre les douze plus vieilles pensionnaires d'une Société de charité pour leur repas de Noël, et le boucher auquel elle s'adressa fut si enchanté de cette

Le féminisme en Allemagne

Les nouveaux chefs

L'Université politique allemande a fondé récemment un «séminaire» pour former des «personnalités dirigeantes» parmi les membres les plus en vue du mouvement féministe national-socialiste.

Nous empruntons à la *Frankfurter Zeitung* les détails suivants sur les idées fondamentales d'après lesquelles sera organisé le travail de ce nouveau «séminaire», ce journal reproduisant les discours prononcés à cette occasion par deux représentantes du féminisme «nazi».

Celles-ci ont affirmé qu'il avait été faux de craindre que le national-socialisme cherchât à exclure les femmes du domaine du travail intellectuel. Evidemment, lors des temps héroïques de l'établissement de ce mouvement, des sacrifices étaient nécessaires de la part des femmes, que l'on avait engagées alors à se consacrer à une activité uniquement sociale. Mais actuellement, les femmes pourraient et devraient occuper à nouveau des postes de valeur intellectuelle — sans formuler toutefois de réclamations égalitaires absurdes, mais en se consacrant à l'exercice des droits et devoirs afférents à leur sexe. Par conséquent, le principe fondamental de l'éducation «nazi» serait d'élever la femme pour être mère et éducatrice, et les qualités que toute femme devrait cultiver, et dont elle devrait empreindre la jeunesse féminine, devraient être la simplicité, la sincérité, l'amour de la patrie, la préparation à une conduite héroïque, et la disposition au sacrifice sans réserve de sa personnalité. Il ne serait pas nécessaire que toute femme possédât des connaissances politiques, mais, d'autre part, elle devrait s'intéresser aux événements contemporains, chose qui ne serait possible que si elle adhéraît aux doctrines nationales socialistes, et interprétait à leur lumière les faits se produisant autour d'elle. De la sorte, sa vie serait dirigée essentiellement

ment par les doctrines racistes et par l'histoire, toutes choses éminemment utiles à la préparer au mariage, à la vie domestique, et à ses fonctions devant sa machine à écrire.

Trois groupements existent déjà qui étudient les questions suivantes: *La femme au foyer et dans la famille.* — *La science et la culture racistes.* — *Questions d'histoire et de civilisation.* — Déjà 500 femmes se sont inscrites à ces cours pour étudier ces questions.

Nous avouons avoir un peu de peine à nous persuader que le national-socialisme n'ait pas exclu les femmes de leurs anciens champs d'activité intellectuelle, comme l'assurent ces nouveaux chefs, et nous attendons avec une certaine curiosité de voir comment la femme allemande remplira ses nouvelles charges intellectuelles. Il est fort à craindre que ce qui est décoré du nom de «conduite héroïque» ne soit l'éducation pour la guerre, en opposition à la paix pratiquée par tant de femmes d'autres pays, de même que l'on peut prévoir tout le mal que causeront dans l'âme innocente d'un enfant les principes de l'éducation raciste. En outre, nous relevons la contradiction entre deux affirmations qui se suivent: «Il n'est pas nécessaire qu'une femme ait des connaissances politiques, mais elle doit s'intéresser aux événements contemporains: il ne nous semble pas, en effet, qu'elle puisse le faire sans connaissances politiques.

Le national-socialisme ayant attendu deux ans pour donner aux femmes pour la première fois sous ce régime la chance d'occuper de nouveaux des postes intellectuels, on peut se demander combien d'élèves de ce «cours de cadres» trouveront ensuite, à l'intérieur du Reich, des places importantes analogues à celles qui, après la guerre, avaient été confiées sans hésitation, et sans qu'il fût besoin de former et d'instruire des chefs, à tant de personnalités éminentes et compétentes du mouvement féministe démocratique?

S. TER.

idée qu'il offrit de livrer à chacune son morceau tout rôti. Voilà une jolie illustration de l'esprit d'entente internationale!

Privilege de naissance.

Le règlement du Grand prix de Suisse pour la motocyclette de cette année contient cette phrase lapidaire: Tout conducteur doit être du sexe masculin et âgé de 18 ans révolus.

L'âge, rien à dire. Mais le sexe? La motocyclette ne présente pas de dangers plus grands que l'automobile ou l'aviation qui elles, n'excluent pas les femmes des grands prix. En Angleterre, les femmes motocyclistes sont légion et, en Suisse, elles ne sont pas rares. Elles circulent partout en moto et même très bien: une équipe féminine ne remporta-t-elle pas le vase d'argent à l'épreuve des Six Jours?

Serait-ce que les motocyclistes mâles redoutent une concurrence qui pourrait égarer leur orgueil? Relevons en passant que Mme Hulda Ortel est l'une des premières femmes ayant participé aux courses motocyclistes suisses.

Les sages-femmes à cheval du Kentucky.

Vingt-huit sages-femmes aident à venir au monde aux petits citoyens et aux petites citoyennes de cet Etat américain, dont le territoire ne mesure pas moins de 2.600 kilomètres carrés. Elles sont assurément les seules sages-femmes du monde qui montent à cheval et qui portent leurs instruments dans une poche de leur selle. Beau-

coup d'entre elles, qui sont expertes non seulement en gynécologie mais aussi en hygiène publique, viennent de Terre-Neuve, où elles exercent leur métier en se servant en hiver de traîneaux et en été de canots à voiles.

Toutes sont des amazones hors ligne, disposant entre elles toutes de 40 chevaux. Chacune d'elles possède deux musettes, dont l'une, lourde de 48 livres, contient tous les instruments nécessaires à un accouchement, du matériel de désinfection et une trousse de chirurgie. La santé d'environ 4.000 enfants dépend d'elles seules. Et cette profession ainsi exercée leur fait souvent courir de réels dangers. Mais grâce à cette équipe si bien organisée et entraînée, la santé publique s'est améliorée dans ces régions, et il est question d'étendre l'application de ce système à d'autres régions sauvages et solitaires des Etats-Unis, où vivent dispersés de quinze à vingt millions d'êtres humains.

Il va de soi que les honoraires de ces sages-femmes-amazones sont strictement réglés d'avance. Un accouchement, par exemple, leur est payé 5 dollars (15 fr. suisses). Qu'est-ce que cette somme en comparaison du dévouement et de la fatigue que représente l'exercice de cette profession?...

Aidez-nous à faire connaître notre journal et à lui trouver des abonnés

et elle est critiquée à son tour. Il faudra, de part et d'autre, l'accoutumance.

Christine n'a pas trente ans; elle vivra jusqu'à soixante ans passés. Elle est donc à peine à la moitié de son existence, et cette seconde moitié sera de beaucoup la plus pleine, la plus agitée, la plus dense de soucis, de craintes, de luttes, d'espoirs et de déboires, avec des alternances de mondanité excessive, de joies, d'honneurs, — le tout dominé par des difficultés financières sans cesse renaissantes, et par la vacillité de ses sentiments et sa fidélité inébranlable envers son ami et conseiller, le cardinal Azzolini. C'est pour lui surtout qu'elle ne renoncera jamais à jouer un rôle politique officiel ou caché, et, d'autre part, c'est lui qui l'encourage et la soutient, ou la morigène. Deux fois encore, elle aura la vision d'un trône: celui de Naples ou celui de Pologne. A plusieurs reprises, elle quittera Rome et ses intrigues, et celui à qui elle pense toujours, et l'amitié des papes successifs, sauf Innocent IV, avec lequel elle sera en conflit.

On la voit à Paris et à la cour de France, où elle inspire des antipathies et des sympathies; plus d'une fois, elle retournera vers le Nord, vers cette patrie qui l'a reniée, mais de laquelle dépend encore sa fortune matérielle. Rome, toutefois, est l'aimant qui l'attire, et qui finalement la fixe. Toujours remuante, ardente, agissante jusque dans la maladie qui l'emportera, Christine, au fond, cherche, à travers toutes ses vicissitudes, — et il semble bien, par sa correspondance et par ses pensées, que ce ne fut jamais en

vain, — un appui, un réconfort, un apaisement dans la religion. Elle a de petits côtés et elle a de la grandeur; surtout, elle est toujours sincère et courageuse; c'est ainsi, par exemple, qu'ayant beaucoup connu l'Espagnol Molinos et subi son influence, très grande avant que l'Inquisition ne s'en mêlât pour le condamner lui et sa doctrine, elle n'hésite pas à prendre de ses nouvelles et à lui envoyer chaque jour des aliments dans sa prison. Admet-elle qu'il était coupable? Renia-t-elle son enseignement? Si oui, elle songea surtout qu'il était malheureux.

Dans ses dernières années, Christine eut à souffrir plusieurs fois d'érysipèle. Ce fut cette maladie qui l'emporta le 9 avril 1689. Rome se montra très émue de cette mort. La princesse y avait vécu trente-trois ans; elle faisait partie de sa vie même; beaucoup lui devaient de la reconnaissance. Le pape, lui, aussi, y prit une vive part, et, contrairement aux vœux de la défunte, il ordonna un pompeux cérémonial funéraire.

Christine Wasa, dans son testament dont le début est une ferme profession de foi catholique, déclare le cardinal Azzolini son légataire universel, non sans en tirer les détails de nombreux autres legs. Probablement selon le désir qu'elle-même en avait exprimé, l'héritier se mit à brûler systématiquement sa correspondance. Pour ce qui est des lettres qu'il lui avait adressées, il atteignit la date de 1670, mais quant à celles de Christine, la maladie — sa dernière — ne lui permit pas d'aller plus loin que 1666. C'est à cette circonstance que nous devons un nombre im-

portant de témoignages authentiques de ce que fut cette femme célèbre sur laquelle on a tant écrit.

En fait d'argent, après la liquidation des dettes et des legs, il n'en resta plus à Azzolini, mais il avait encore les précieuses collections artistiques et la superbe bibliothèque de l'ex-reine. Le cardinal, qui, jusqu'à son dernier jour, semble avoir été au moins autant un politicien qu'un prêtre, voulut rentrer en grâce auprès de la Cour de France avec qui il était en froid, et cela par le don à Louis XIV des œuvres d'art dont il venait d'entrer en possession. Il allait en conférer avec le cardinal d'Estrées lorsque sa fin approcha. Il mourut sept semaines après Christine, du même mal, laissant pour héritier un neveu.

Beaucoup des manuscrits de grande valeur faisant partie de la Bibliothèque se trouvent dans les collections du Vatican; les œuvres d'art se dispersèrent en de nombreux musées. De la pensée de Christine Wasa, nous avons des réflexions sur Dieu et l'âme, sur l'Eglise, les princes et l'Etat, sur l'amour et l'amitié, sur la vie et le destin, par lesquelles Mme de Gutzkow termine son livre. Citons-en quelques-unes avant d'achever ce compte-rendu:

«Hypocrites et bigots sont la perte du monde».

«Il ne faut jamais être content de soi. Il faut plutôt chercher toujours à se surpasser soi-même».

«Les grandes amitiés sont aussi rares que les grandes amours».

«Quand il s'agit de sympathies et d'antipathies la raison perd ses droits».

«Il faut embrasser l'ennemi désarmé».

«La faiblesse et l'ignorance font des hommes les ennemis de la vérité».

«Le grand secret de la vie, c'est de se fixer un grand but et de ne jamais le perdre de vue».

M.-L. PREIS.



Glané dans la presse...

L'homme d'esprit qui signe «Le Semainier» dans l'illustration présente à ses lecteurs un rapport de Mme Edmond Fédant, maître de forges, au Congrès national de l'Alliance démocratique française. Une femme qui n'est pas une oratrice éprise d'idéologie pure, mais qui connaît pratiquement les questions dont elle parle, ainsi nous la présente-t-elle.

Interrogez en ce moment, dans votre entourage, des hommes et des femmes appartenant aux milieux les plus divers et demandez-leur ce qu'ils pensent du raisonnement suivant: puisque le nombre des chômeurs est considérable et que, d'autre part, la main-d'œuvre féminine accapare à vil prix tous les postes vacants, ne serait-